

A portrait of Dominique Lambert, a middle-aged man with grey hair, wearing a blue suit, white shirt, and light blue tie. He is smiling slightly and looking towards the camera. The background is a plain, light grey color.

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

Docteur en sciences physiques et en philosophie, Dominique Lambert, soixante ans, enseigne à l'université de Namur la philosophie de la nature et des mathématiques. Ses recherches portent notamment sur l'éthique de la robotique, l'histoire des sciences et le rapport entre science et foi.

Dominique LAMBERT

« IL FAUT MAINTENIR L'HUMAIN AU CŒUR DES TECHNOLOGIES »

— **Quel est le champ principal de vos recherches et de votre enseignement aujourd'hui ?**

— Je travaille sur les questions éthiques suscitées par l'utilisation des robots autonomes et de l'intelligence artificielle dans les domaines de la sécurité et de la défense. J'ai la chance de pouvoir effectuer ces recherches à l'université, mais aussi en collaboration avec les membres de la Mission du Saint-Siège à l'ONU. Je peux ainsi discuter directement avec des acteurs œuvrant pour la paix et confronter le résultat de mes recherches avec la réalité du terrain diplomatique ou technologique.

— **La robotique prend une place de plus en plus dominante dans la pratique de la guerre. L'homme y intervient de moins en moins directement. Est-ce inquiétant ?**

— Mettre en place des systèmes où la responsabilité humaine se cache derrière des machines, où des écrans technologiques masquent les véritables intentions, cela pose problème. Si la technologie peut sauver la paix et augmenter la sécurité, elle est légitime, mais il ne faut pas abandonner aux seules machines des pouvoirs importants de décision. Derrière les technologies, il y a des humains avec leurs intentions, leurs intérêts. Les algorithmes ne doivent pas conduire à une perte du sens politique et éthique des actions. Il faut maintenir l'humain à des moments de décision et à des places essentielles. La paix n'est pas seulement faite de l'absence de guerre, elle se construit par des initiatives qui ne relèvent pas du calcul, mais aussi de la générosité, du pardon, du partage. Et cela est difficilement traductible en algorithmes et réalisable par les seules machines.

— **Plus largement, nous sommes entrés dans l'ère du numérique qui a pris une place de plus en plus prépondérante dans nos existences. Au point de menacer nos libertés et notre vie privée...**

— Le numérique a apporté d'énormes progrès pour faciliter la communication et la recherche, mais nous ne devons pas devenir esclaves de ces outils et de ceux qui les propagent. Il faut maintenir l'humain et le bien commun au cœur de ces technologies. Il faut préserver le réel face à la montée en puissance du virtuel. On le voit bien aujourd'hui : si les réunions par téléconférences sont intéressantes et importantes, les contacts réels sont irremplaçables. Ils devront être rétablis quand la situation le permettra. Le numérique ne doit pas nous faire oublier que nous sommes des êtres incarnés.

— **Vous êtes aussi intéressé par les questions des rapports entre la science et la foi...**

— Ces derniers temps, je travaille à une nouvelle édition du livre *Le Phénomène humain* de Teilhard de Chardin. J'essaie de reconstituer la genèse de cet écrit ainsi que de comprendre en détail ce qui a poussé les censeurs de son œuvre

à en interdire la publication. Dans la même veine, je m'étais intéressé à la vie, la carrière scientifique et à l'itinéraire spirituel de Georges Lemaître, le 'père' du Big Bang.

— **Quelle était précisément son approche sur la question de l'origine de l'univers et l'idée de création par le Dieu de la Bible ?**

— Il a été le premier à montrer comment on peut penser correctement la question du commencement de l'univers dans le cadre de la physique. Il a contribué à penser le 'commencement naturel' de l'univers. Mais, pour lui, ce commencement de l'univers ne s'identifie pas à la Création. Celle-ci est une relation métaphysique par laquelle Dieu pose et soutient le monde dans son être, et non pas un simple moment du temps ou une sorte d'événement physique initial. Dans un certain sens, il a évité que l'on ne réduise l'action créatrice de Dieu à une cause de la physique. Il a dit dans une conférence sur le début de l'univers qu'il avait trop de respect pour Dieu pour en faire une hypothèse de la physique. Ceci dit, il croyait profondément que le monde était créé par Dieu, mais il tenait à rappeler que la singularité initiale n'est pas la création.

« Les algorithmes ne doivent pas conduire à une perte du sens politique et éthique des actions. »

— **Vous partagez ce point de vue ?**

— Oui, je pense que cette approche est importante car elle marque des distinctions qui sont fondamentales et pour la science et pour la foi.

— **Comment en êtes-vous arrivé là où vous êtes aujourd'hui : passionné à la fois de science, de mathématique, de philosophie et de questions spirituelles ?**

— J'ai senti, quand j'avais quatorze ou quinze ans, une sorte d'attrait pour les sciences de la nature, mais aussi pour les mathématiques. Le laboratoire de mon école, l'Institut Saint-Aubain à Namur, me faisait rêver. Je voulais étudier les sciences et les enseigner. Cela s'est confirmé ensuite. J'ai gardé ce goût pour les sciences de la nature et pour les mathématiques que m'ont donné mes professeurs d'humanités et ceux de Mathématiques-Spéciales qui fut pour moi une année d'éblouissement.

— **Et vous avez d'abord choisi d'étudier la physique...**

— Comprendre en profondeur le cosmos et la matière, voilà ce qui m'intéressait. J'étais passionné par la relativité d'Einstein et par cette recherche menée en physique d'une théorie capable d'unifier tous les phénomènes physiques.

Quand j'y réfléchis, mon intérêt pour la physique était sous-tendu par une volonté de trouver des réponses à des grandes questions sur l'essence des choses, sur leur nature profonde, c'est à dire des questions philosophiques.

— Vous êtes à la fois à la recherche de la vérité en sciences et dans le domaine spirituel ou religieux. C'est très différent ?

— Dans le domaine des sciences, on approche une compréhension du monde empirique, mais en mettant méthodologiquement entre parenthèses des questions cruciales de sens, de fondement métaphysique ou de valeurs. La recherche religieuse contribue à éclairer ces questions essentielles pour notre vie. Bien entendu, il est important d'articuler ces recherches, sans confusion ni séparation. Les

sciences ne cessent de poser des questions qui ont une portée philosophique et qui ne peuvent trouver de réponse en leur sein. La philosophie peut clarifier ces questions et la théologie peut apporter sa contribution en abordant celles-ci à partir de son approche spécifique. Il est pour moi essentiel de ne pas tout confondre. Il est aussi important de chercher à une articulation entre science et théologie et aussi plus largement entre raison et foi. L'intelligence ne peut à mon sens se satisfaire de vivre avec deux compartiments qui seraient purement et simplement juxtaposés l'un à l'autre.

« Il est important de chercher à une articulation entre science et théologie, et plus largement entre raison et foi. »

— Suite à ce que l'on sait aujourd'hui de l'univers, de l'évolution, de la vie sur terre, le discours religieux sur Dieu ne doit-il pas évoluer ?

— Une analyse philosophique des acquis des sciences contemporaines peut offrir des concepts susceptibles de reformuler des notions théologiques. Une théologie de la création par exemple peut se reformuler en utilisant des concepts traduisant le caractère évolutif du monde. On n'obtient pas une autre théologie de la création, mais une autre formulation de celle-ci qui 'colle' mieux avec l'idée centrale d'une genèse progressive du monde et avec celle de l'histoire du salut.

— Quand on interroge les gens à propos de Dieu, chacun peut en donner une définition ou un attribut différent. Que mettriez-vous en avant ?

— Je suis sensible à l'idée d'un Dieu dont la toute-puissance est celle de l'amour. Un Dieu qui respecte l'autonomie de sa création, mais qui ne l'abandonne pas. Un Dieu qui peut tout, y compris devenir serviteur des plus pauvres, des plus fragiles d'entre nous. Un Dieu qui est à nos côtés, plein de tendresse et de miséricorde. Un Dieu qui tout en étant caché est tellement proche et présent.

— Dans votre parcours, à qui avez-vous envie de rendre grâce ?

— Je rends grâce à Dieu et à tous ceux qui me l'ont fait découvrir, à commencer par ma famille qui était profondément croyante. Sa foi était profonde, mais toujours critique. Dans ma famille, on mettait vraiment en application cette recherche d'une intelligence de la foi en même temps qu'une ouverture permanente de la raison à ce qui la dépasse. J'ai eu des parents et des grands-parents qui m'ont très tôt initié à une vie de foi concrète et fidèle. La prière, l'amour de Dieu et du prochain n'étaient pas de vains mots,

mais une réalité vécue. Je rends grâce aussi à mon épouse. Je ne serais pas non plus devenu ce que je suis sans mes professeurs de primaire, de secondaire, d'université qui m'ont fait confiance. Chaque pas, dans ma carrière, est lié à la générosité d'enseignants ou de collègues qui ont accepté de partager leur temps, leurs livres ou leurs connaissances.

— Vous vous dites chrétien et catholique. C'est-à-dire ?

— Cela veut dire que j'essaie, avec toutes mes limites, de vivre avec le Christ, cette vie d'amour de Dieu et des frères, au cœur de l'Église. Malgré toutes ses limites et ses problèmes, j'ai toujours considéré l'Église comme mon milieu familial. Je fais partie depuis longtemps des Fraternités laïques dominicaines. Je me sens proche de l'ordre dominicain et de ses quatre piliers : contemplation, étude, vie fraternelle et prédication. Je travaille aussi à l'université de Namur dont la tradition est celle de la Compagnie de Jésus et beaucoup de jésuites m'ont énormément influencé. Dans l'Église, je me suis souvent senti proche aussi de la vie paroissiale comme lieu de rencontre où on brasse, dans la simplicité, une grande variété de personnes de toutes conditions.

— Qu'est-ce qui est à conserver et à faire évoluer dans la foi et la pratique chrétiennes ?

— Il faut certainement fuir le formalisme, la forme sans le contenu, la mécanique sans la vie. Tout en se méfiant de jeter le contenu en voulant rajeunir la forme.

— Un passage d'Évangile marquant ?

— J'aime beaucoup la parabole du fils perdu et retrouvé. Dieu attend l'homme en respectant sa trajectoire de vie, sa liberté. Il vient à sa rencontre quand l'homme revient à Lui, et Il lui donne tout son amour et son pardon.

— Jésus, qui est-il pour vous ?

— Il est pour moi Dieu-avec-nous, un Dieu qui vient parmi nous, se fait l'un de nous.

— Qu'appréciez-vous chez le pape François ?

— Son attention particulière aux plus pauvres, à la paix, à l'environnement, au dialogue interreligieux.

— Avez-vous évolué dans votre parcours spirituel ?

— Dans ma jeunesse, dans le monde où je vivais, la culture chrétienne était implicite ainsi que ses traditions et ses valeurs. Aujourd'hui, la vie de foi demande un engagement plus décidé et personnel. Pour moi, ce n'est pas plus mal. La sécularisation, la déchristianisation m'amènent à vivre ma foi de manière plus intérieure, plus exigeante.

— Il y a des philosophes que vous appréciez comme maîtres de sagesse ?

— Parmi les penseurs qui m'ont marqué, figurent Thomas d'Aquin, Pierre Teilhard de Chardin, Maurice Blondel, Jean Ladrière. Mais dans ma vie, il y a eu surtout la découverte de lieux de sagesse, comme la rencontre avec les membres de l'Arche et d'ATD Quart-Monde, le foyer saint François à Namur, un lieu dont les membres m'ont énormément appris à travers son comité d'éthique, ou encore les équipes Saint-Vincent-de-Paul. Plus que les livres qui ont structuré en profondeur ma pensée et mon enseignement philosophiques.

— Qu'est ce qui vous touche particulièrement dans la pandémie actuelle ?

— Cette souffrance des malades, mais aussi le dévouement sans limites des soignants. ■